



Photo S. G

Farid Aït-Siameur. L'âme de Tayfa

Après une longue absence, Tayfa revient. Dans les années 1990, la formation a été le fer de lance d'une musique alliant culture bretonne et berbère. Aujourd'hui, les « sales mômes » - selon la définition donnée par le Bigouden Farid Aït-Siameur, l'un des fondateurs du groupe - s'acoquinent avec le bagad Cap Caval.

« Cela a été une explosion pendant dix ans ». Dix ans durant lesquels Tayfa, en trois albums, deux tours du monde et une multitude de rencontres (Traroré, l'Orchestre national de Barbès, Rachid Taha), a porté haut le mélange des cultures. Celle de la Kabylie (nord de l'Algérie) où Farid Aït-Siameur est né. Celle du pays breton où ce dernier, fondateur de Tayfa, s'est installé. « Je suis arrivé en 1983... pratiquement en Pays bigouden ». Le natif de Béjaïa, plus grande ville kabyle, est devenu bigouden dans l'âme. « C'est une région qui me ressemblait plus que d'autres. Les Bretons m'ont accueilli à bras ouverts, ils m'ont donné envie de rester ».

Besoin de souffler

Rencontre avec la Bretagne, rencontre aussi avec la musique, les festoù-noz, Molard, Siberil ou Seven Reizh avec qui il chante en breton avec l'accent du pays. Il y a surtout cette envie de réunir dans un même élan des sons différents. L'affaire se dessine avec Penfleps, en 1989. « On a commencé à faire des mélanges ». Farid Aït-Siameur n'oublie pas l'impulsion donnée par Jean-Pierre Riou et Jean-Jacques Baillard dans cette expérience nouvelle. Mais c'est avec Tayfa (qui, avec Red Cardell, est né de la scission de Penfleps) que cette idée de fusion prend véritablement tout son sens. « Awal », deuxième album

de la formation porté par des textes dans lesquels s'entend la douleur du peuple algérien, installe Tayfa. C'était sans compter le 11 septembre 2001. « Cela a joué un rôle », assure Farid Aït-Siameur. Impact inconscient. Le mélange breton-kabyle passe alors moins bien. Le chanteur évoque cette « méconnaissance des langues ». Cela n'explique pas tout. « On avait envie de souffler un peu, de tenter d'autres aventures musicales ». Jamais vraiment dis-soute, la formation expérimente alors à quatre, en acoustique. Fin de chapitre.

Envie d'Algérie

Tayfa peut se traduire par « sales mômes ». « J'ai choisi ce nom parce qu'il n'a pas d'origine, il existait déjà en Espagne et est arrivé dans la langue berbère. Un tayfa, c'est quelqu'un qui ne suit pas la tradition ». Si, avec Tayfa, la tradition reste présente dans les instruments et dans les textes, comme le rappelle Farid Aït-Siameur, « on va de l'avant ». Cap Caval, c'est d'ailleurs la nouvelle aventure Tayfa. L'idée a tranquillement fait son chemin. « En 2005, le bagad est venu me chercher pour sa création, "Ijin". On m'a demandé de chanter quelques chansons de mon répertoire ».

En 2009, Tayfa est convié à un festival celtico-berbère... « On a invité quelques musiciens du

bagad ». Avant de décider d'aller plus loin, « de jouer avec l'ensemble du bagad ». Sans tapage, une nouvelle histoire se fait jour. Aventure à laquelle participent deux autres figures historiques de Tayfa : Philippe Collas (claviers) et José Larraceleta (guitare). Mickaël Bourdois et Mathieu Parcheminal sont arrivés en route. « On a l'impression qu'ils sont avec nous depuis toujours ». Cinq contre six autrefois même si le bagad Cap Caval incarne ce sixième homme.

« Il apporte une présence, une âme... C'est un vrai bonheur de jouer ensemble ». De cette rencontre est né un album, « Tayfa bagad Cap Caval Musique du monde », disponible en souscription. « Je ne voulais pas mettre Tayfa invite le bagad Cap Caval ». Quant à « musique du monde », c'est en tiffinagh, alphabet berbère, qu'il s'affiche. Avec ce nouvel album, Tayfa compte bien repartir sur les routes. En 1992, le groupe a fait une tournée en Algérie, à Béjaïa, en Kabylie. Depuis, rien. Y retourner, c'est le rêve que caresse Farid Aït-Siameur. « Jouer en Algérie, on ne demande que cela ».

STÉPHANE GUIHÉNEUF

Pratique

Souscription auprès de Tayfa au 06.31.12.46.54.